



Gilles Caron, hommage par l'image

Pour son documentaire «Histoire d'un regard», Mariana Otero s'est immergée dans l'œuvre du photojournaliste, mort en 1970 au Cambodge, dont elle dresse un portrait poignant.

«**P**endant vingt ans, pas un mot [...]. J'ai cultivé la non-mémoire pour continuer à vivre, ne pas me souvenir. Et maintenant, je dois me réapproprier notre vie commune. Je l'ai attendu longtemps.» Ainsi s'exprimait dans les colonnes de *Libération* en 2012 Marianne Caron-Montely, femme du photographe Gilles Caron, disparu alors qu'il n'avait que 30 ans lors d'un reportage au Cambodge en 1970. La dernière image de lui le montre traversant le bac pour prendre la route n°1 allant de Phnom Penh à Saigon, dans une zone contrôlée par les Khmers rouges de Pol Pot. Sa veuve s'exprimait lors de la parution d'un scrapbook racontant son parcours, et regroupant une sélection de ses photos. C'est de ce livre qu'est partie Mariana Otero (*Entre nos mains, l'Assemblée...*) pour ce très bouleversant retour sur une figure à la fois élégante et discrète du photojournalisme tombé pour l'image, victime de l'info.

Iconique. La postérité de Gilles Caron s'est focalisée sur un des plus fameux clichés de Daniel Cohn-Bendit, saisi en mai 1968 devant la Sorbonne, un sourire de défiance face à un CRS. La cinéaste analyse longuement l'avant et l'après de cette photo iconique et reconstitue de proche en proche la manière qu'avait le photographe de chercher sa place et de capter son sujet, non seulement comme l'emblème du mouvement étudiant, mais comme un individu pris dans le spasme de l'histoire, à la fois grandi et isolé par elle. Un an plus tôt, le photographe avait couvert la guerre des Six Jours

pour l'agence Gamma, où l'a fait entrer Raymond Depardon. Avec Vincent Lemire, directeur du Centre de recherche français à Jérusalem, Mariana Otero scrute les images prises dans la foulée des soldats israéliens, comment il en a pris en stop et s'est retrouvé aux premières loges lorsque ceux-ci, dans un élan patriotico-mystique, se jettent sur un mur dans une rue étroite et dont il ne comprend pas tout de suite qu'il s'agit du mur des Lamentations. Lemire note aussi sur les images qu'il est probablement l'un des tout derniers à avoir pu photographier le quartier maghrébin qui fait face au mur et dont les 138 maisons seront rasées, un épisode resté longtemps comme une zone aveugle de l'histoire du pays. Quelques mois plus tard, Caron est au Vietnam où il documente la terrible bataille de Dak To. En 1968, outre les événements de mai, il fait trois voyages au Biafra où la guerre civile affame la population.

Silences. Ce qui impressionne ici, c'est la courte période considérée et l'intensité des situations traversées par le photographe qui veut toujours voir par lui-même, prend des risques tout en paraissant, sur les images qui le montrent ou lors d'une courte apparition télévisée, l'exacte antinomie du baroudeur cuirassé. Pendant six mois, Mariana Otero a exploré le disque dur que lui a confié la Fondation Gilles-Caron, soit 100 000 photos, 4 000 rouleaux de pellicule numérisée. Son approche, presque japonaise dans l'attention minutieuse aux détails, la prudence des conjectures, le goût aussi pour les silences et la mélancolie entourant ce corpus, permettent aux images et aux situations de se redéployer dans leur contexte, à l'échelle d'un quartier, d'un moment, d'une vie. Les lettres écrites par Caron à sa mère alors qu'il est appelé en pleine guerre d'Algérie, ou à sa femme depuis ce Cambodge où il regrette de s'être rendu et dont il ne reviendra pas, ajoutent encore à l'aura renou-

velée de ce regard absenté, témoin fugace et néanmoins fulgurant.

DIDIER PÉRON

HISTOIRE D'UN REGARD
de MARIANA OTERO (1h 33).